DU CATÉCHISME À L'ÉVANGILE.

Comme tous les enfants élevés dans le religionisme catholico-romain qui, pour le fond des choses, ne diffère plus guère des autres systèmes de christianisme mondanisé que par de vagues nuances allant chaque jour s'effaçant et se fondant de plus en plus, je suivais, entre dix et douze ans, les exercices du catéchisme qui se faisaient sous la direction du curé dans la sacristie de notre église paroissiale. C'est de ce mot *église* que, par une corruption du langage exprimant parfaitement celle des choses, se désignent, depuis un temps immémorial, les constructions diverses dans lesquelles se réunissent, pour des fins de culte et de prédication, les adeptes des différentes dénominations religieuses qui se sont multipliées et se multiplient encore à l'infini en créant et perpétuant la confusion babélique dans laquelle se débat notre archipaienne *Chrétienté*. Mais ce mot exprime une idée fausse.

D'une mémoire excellente et qui tenait même de l'étonnant, sinon du prodige, je retenais facilement tout ce qu'on me faisait apprendre par cœur. Je connaissais ainsi en son entier le catéchisme que nous avions à réciter de vive voix. Mais à moi pas plus qu'aux autres enfants asservis à cette méthode d'enseignement réputé religieux et censé chrétien, il n'était venu à l'idée de vérifier si notre catéchisme était bien calqué sur l'Évangile et conforme à l'esprit comme à la lettre du livre divin dont nous avions lieu de le croire la quintessence sur ce qu'on nous en avait fait entendre et sur ce qu'il était convenu de croire. A nos yeux, le curé qui nous enseignait en pensant nous instruire était un prêtre et un ministre du Seigneur. Il se considérait tel lui-même et il est mort dans cette conviction, n'ayant jamais été désabusé. Je le croyais bénévolement sur parole, en toute candeur et en toute naïveté, confiant qu'un enfant est toujours en l'infaillible autorité de ses maîtres, surtout lorsque ceux-ci s'attribuent un caractère sacerdotal qui les revêt d'impeccabilité aux yeux de son cœur simple et de son crédule esprit. Ce n'est pas moi qui aurais songé alors à "en remonter à mon curé," comme j'aurais peut-être aujourd'hui la hardiesse de le tenter s'il était encore de ce monde et que l'occasion m'en fût fournie. Car, comme dit saint Paul en sa première épître aux Corinthiens, chap. xiii., verset 11, "quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant ; mais, lorsque je suis devenu homme, j'ai abandonné ce qui était de l'enfant."

Je puis dire que, pour ce qui est d'abandonner les égarantes croyances de mon enfance, je n'ai pas été long à faire comme Paul. Et puisse le Seigneur, que j'en prie au nom de mon Sauveur et Maître